

dont l'exemple a rendu un fort mauvais service aux poètes français. Avant le xviii^e siècle, on peut citer Alamanni, Chiabrera, Guarini, Bembo (le cardinal) et Castaldi. Plus tard, nous rencontrons Filicaja, Pludemont, Pollicio, Manzoni et Leopardi. En Angleterre, le sévère et grave Milton, au xvii^e siècle, tentait l'éloge avant de se risquer à l'épopée. Un des livres les plus célèbres de la littérature anglaise fut les *Nuits d'Young*. Nous ne tarons que pour mentionner lord Lyttleton, William Mickle, Seward et Thomas Gray, qui exerça une grande influence en France. Le xviii^e siècle a produit lord Byron, Moore, Shelley, etc. Mais l'éloge anglais est bien différent de l'éloge antique et de l'éloge italienne. La mélancolie y devient sauvage et furieuse, et cette poésie, sombre comme le climat où elle se produit, ressemble beaucoup à un orage au bord de la mer. Quel de plus lugubre que ces poèmes ossianiques qui émeurent tant le monde au commencement du siècle et qui furent si admirés de Napoléon ? Pour la France, après Malherbe et jusqu'à la fin du xviii^e siècle, elle ne connut que de vraies élégies en vers, celle de La Fontaine aux *Nymphes de Vauz*; jusque-là, en effet, règne le madrigal, et c'est bien à tort qu'on l'affuble du titre d'élégie. La poésie n'est plus dans les vers; mais elle veut de vraies élégies, cherchez-les dans Rousseau, et, plus tard, dans Bernard de Saint-Pierre.

Parlerons-nous de l'éloge sans citer la *Chute des Feuilles*, de Millevoix, et l'*Ode imitée de plusieurs psaumes*, de Gilbert?

J'ai rêvé mon cœur au Dieu de l'innocence.
Au banc d'été, infortuné convalescent,
L'apparus un jour, et je meurs!
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement l'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs...

Il faut citer aussi les *Éloges* érotiques de Parny, et surtout l'*Éloge XI*, où de graves pensées se mêlent au cri de la passion :

Que le bonheur arrive lentement!
Que le bonheur s'approche avec vitesse!
Durant le cours de ma triste jeunesse,
Si j'ai vécu, ce ne fut qu'un moment,
Sur son pied de ce moment d'ivresse.
J'ai tout perdu : délire, jouissance,
Transports brûlants, paisible volupté,
Doux ennuis, constante espérance,
J'ai tout perdu; l'amour seul est resté.

Si nous voulions nous arrêter à André Chénier, il faudrait reproduire en entier, non seulement cette pièce sur la *Jeune captive* qu'il écrivait dans sa prison de Saint-Lazare, et qu'on sait par cœur, mais toutes ces admirables *Éloges* grecques, et même de quelques vers pour Rappaport :

Elle a vécu, Myrto, la belle Tarentine!
Elle fut au sein des dots...
Son beau corps a roulé sous la vague marine...
Et ce beau fragment sur *Néère*, où le triomphe de l'amour sur la mort est célébré avec tant d'éloquence :

Au coucher du soleil, si ton âme attendrie
Tombant en une muette et molle rêverie,
Alors, mon Climax, appelle, appelle-moi;
Je viendrai, Climax, je volerai vers toi.
Mon âme vagabonde, à travers le feuillage,
Frémira; sur les vents ou sur quelque usage,
Tu la verras descendre, ou, du sein de la mer
S'élevant comme un songe, étonner dans l'air.

O clez, ô terre, ô mer, prêt, montagnes, riviages,
Fleurs, bois médiateurs, vallons, grottes sauvages,
Rappelez-lui souvent, rappelez-lui toujours
Néère, tout son bien, Néère, ses amours,
Cette Néère, hélas! qu'il nommait sa Néère...

On pleura beaucoup sous le premier empire; pourtant on ne fit pas à vrai dire d'élégie, quoique Mme Dufrenoy se soit alors acquise une certaine réputation dans ce genre. Mais il faut avouer que, si la tristesse est le sentiment élégiaque, l'élégie existait à l'état latent dans les trois grands représentants de la littérature sous l'empire, Népomucène Lemercier, Chateaubriand et Mme de Staël.

En 1819, la publication des poésies d'André Chénier fut l'occasion et le signal de la renaissance poétique. On put admirer alors les *Éloges*, pleins d'un pathos antique. Deux autres poèmes paraissaient les *Méditations*, et toute la France se sentit émue. L'élégie fut retrouvée, mais avec une ampleur lyrique qu'elle n'avait jamais eue que chez les anciens. Alfred de Vigny écrivait *Eloa*, un chef-d'œuvre d'élégie, et Victor Hugo se montrait le plus grand élégiaque du siècle dans les *Feuilles d'automne*. Alfred de Musset écrivait ses contes cavaliers d'Espagne, et dans son *poème de la mort*, il personnifiait la *Comédie de la Mort*. Arvidsson nous sur le nom d'Hégésippe Moreau, qui promettait un si grand poète. L'Allemagne même, si longtemps dominée par la sérénité de Goethe, commença à se détendre; elle avait ses poètes patriotiques, comme Körner, que les anciens

auraient classé parmi les élégiaques; elle fut, elle-même, le grand impassible, avait écrit les *Souffrances du jeune Werther*, et ses superbes *Éloges* romains. Avec Henri Heine, la tristesse des grands poètes s'agrit et devient si méchante et si âpre que les poèmes qu'il inspire ne peuvent plus être considérés comme des *Éloges*. Du reste, ce méchant, ces autres mots; *Épique*, *ode*, est tombé en désuétude depuis l'école romantique. Les genres ont été tellement mêlés qu'il est impossible de classer sous des dénominations deux pièces non connues, la *Promenade*, de Marie-Joseph Chénier, et une courte pièce de Béranger, intitulée *Méditation*, qu'on peut considérer comme inédite, rentrent aussi dans le domaine de l'élégie. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner ici ces deux pièces. La première fait partie des œuvres poétiques de Marie-Joseph Chénier; mais ces œuvres ne sont pas dans toutes les mains, et elle est trop belle d'ailleurs, elle touche trop juste, pour que nous n'ayons voulu de vraies élégies, en vers, celle de La Fontaine aux *Nymphes de Vauz*; jusque-là, en effet, règne le madrigal, et c'est bien à tort qu'on l'affuble du titre d'élégie. La poésie n'est plus dans les vers; mais elle veut de vraies élégies, cherchez-les dans Rousseau, et, plus tard, dans Bernard de Saint-Pierre.

Déjà Napoléon paraît sous Bonaparte; mais, à cette date, Bonaparte ne s'était pas encore fait empereur et Béranger est excusable d'avoir en des illusions après Marengo et la paix d'Amiens. L'éclat de l'homme l'avait ébloui; comme tant d'autres, il ne voyait en Bonaparte que le héros.

L'élégie de Béranger est d'un haut caractère, et il y a même du vrai dans ce que le poète y dit de l'homme du 18 brumaire, au point de vue de son caractère et de ses qualités guerrières. Quant à l'effet que ses exploits guerriers avaient produit sur l'imagination populaire. Nous le répétons, l'auteur n'avait que vingt-deux ans quand il composa cette pièce remarquable. Depuis, sous l'empire, lorsque la foule des vils flâteurs rampait aux pieds de Napoléon, et que tant de versificateurs, qui devaient insultier un jour, remplissaient les almanachs, les journaux et les deux volumes intitulés: *Couronne poétique de Napoléon le Grand*, de leurs vers adulateurs, Béranger faisait le *Roi d'Yvetot* et le *Sénateur*. Son nom brille par son absence dans ces recueils de basses flatteries et de dihybrantisme. Il n'a pas commencé à regretter l'empire et l'empereur que lorsqu'il vit les mêmes hommes qui avaient si désespérément exalté l'idole quand elle était debout lui jeter à la tête le mot de révolution, et que l'on se souvint qu'il n'était pas l'ancien régime. C'est alors seulement qu'il a parlé de Napoléon comme on sait, trop favorablement sans doute, mais avec une sincérité partagée par bien des Français indignés des excès de la réaction royaliste triomphante. C'est alors qu'il put dire avec vérité :

Je n'ai flatté que l'infortune;
alors encore qu'il put s'écrier dans une belle strophe lue par Chateaubriand dans le préface de ses *Études historiques* :

Nous avons vu tomber la gloire
D'un lion trop insolite,
Qui prit l'aute de la Victoire
Pour l'aute de la Liberté.

vingt années ont passé de nous
jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite,
En souriant remuez les cieux.

La pièce de Béranger que nous voulons consigner ici n'a été imprimée dans aucun des recueils de *Chansons* de ce poète. Il a tenu lui-même sans doute à ne donner que des pièces d'un seul genre dans ces recueils, lui qui ne prétendait à d'autre titre qu'à celui de chansonnier. Elle fait partie de ses premiers débuts poétiques, et a été publiée, avec quantité d'autres pièces de genres différents, dans un recueil peu connu et devenu fort rare, intitulé: *Œuvres complètes de M. de Staël*.

MÉDITATION.
Nos grandeurs, nos revers ne sont point notre orgueil;
Dieu seul même à son gré notre aveugle courage.
Sans nous vouloir combler, triompher sans orgueil,
Nous, mortels, qu'il place au-dessus de tout être,
Des hommes élevant ses pour le trône du monde;
Huit siècles l'auraient à leur race féconde.
Dieu dit; soudain, aux yeux de cent peuples surpris,
Et ce trône et ces rois confondent l'orgueil.
L'Allemagne même, si longtemps dominée par la sérénité de Goethe, commença à se détendre; elle avait ses poètes patriotiques, comme Körner, que les anciens

Jeune imprudent! arrête!... On doit se l'ennemi.
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi...
Vains cris! l'âme de Sénat! la République expire.
Sous un nouveau Cromwell nait un nouvel empire.
Étais le malheureux, sur ce bord enchanté,
Enseveli la gloire avec la liberté!

Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes.
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantaux ses exploits;
Quand ses lauriers somnifères couraient sous ses pieds;
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelque tyran pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers,
Au milieu des tombeaux qu'environnait la nuit,
Ainsi je méditais, par leur silence instruit.
Mais les fils viennent ici se réunir aux pères,
Qu'ils n'y retrouvent plus, qu'ils y porteraient naguère;
Quand l'éclat des premiers feux du jour
Vint du chant des oiseaux ranimer ce séjour,
Ce soleil vit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles.
Famille et palais, il verra tout périr;
Il va mourir tout, tout renaître et mourir;
Vu des hommes produits de la cendre des hommes;
Et, lugubre flambeau du séculer ou nos sommes,
Lui-même, à ce long feu dénigré d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu comme nous devant lui.

Sans doute, ce n'est pas là un chef-d'œuvre; mais on voit éclater dans ces vers une autre, moins connue, n'est pas moins belle, au point de vue de son caractère et de ses qualités guerrières. Quant à l'effet que ses exploits guerriers avaient produit sur l'imagination populaire. Nous le répétons, l'auteur n'avait que vingt-deux ans quand il composa cette pièce remarquable. Depuis, sous l'empire, lorsque la foule des vils flâteurs rampait aux pieds de Napoléon, et que tant de versificateurs, qui devaient insultier un jour, remplissaient les almanachs, les journaux et les deux volumes intitulés: *Couronne poétique de Napoléon le Grand*, de leurs vers adulateurs, Béranger faisait le *Roi d'Yvetot* et le *Sénateur*. Son nom brille par son absence dans ces recueils de basses flatteries et de dihybrantisme. Il n'a pas commencé à regretter l'empire et l'empereur que lorsqu'il vit les mêmes hommes qui avaient si désespérément exalté l'idole quand elle était debout lui jeter à la tête le mot de révolution, et que l'on se souvint qu'il n'était pas l'ancien régime. C'est alors seulement qu'il a parlé de Napoléon comme on sait, trop favorablement sans doute, mais avec une sincérité partagée par bien des Français indignés des excès de la réaction royaliste triomphante. C'est alors qu'il put dire avec vérité :

Je n'ai flatté que l'infortune;
alors encore qu'il put s'écrier dans une belle strophe lue par Chateaubriand dans le préface de ses *Études historiques* :

Nous avons vu tomber la gloire
D'un lion trop insolite,
Qui prit l'aute de la Victoire
Pour l'aute de la Liberté.

vingt années ont passé de nous
jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite,
En souriant remuez les cieux.

La pièce de Béranger que nous voulons consigner ici n'a été imprimée dans aucun des recueils de *Chansons* de ce poète. Il a tenu lui-même sans doute à ne donner que des pièces d'un seul genre dans ces recueils, lui qui ne prétendait à d'autre titre qu'à celui de chansonnier. Elle fait partie de ses premiers débuts poétiques, et a été publiée, avec quantité d'autres pièces de genres différents, dans un recueil peu connu et devenu fort rare, intitulé: *Œuvres complètes de M. de Staël*.

MÉDITATION.
Nos grandeurs, nos revers ne sont point notre orgueil;
Dieu seul même à son gré notre aveugle courage.
Sans nous vouloir combler, triompher sans orgueil,
Nous, mortels, qu'il place au-dessus de tout être,
Des hommes élevant ses pour le trône du monde;
Huit siècles l'auraient à leur race féconde.
Dieu dit; soudain, aux yeux de cent peuples surpris,
Et ce trône et ces rois confondent l'orgueil.
L'Allemagne même, si longtemps dominée par la sérénité de Goethe, commença à se détendre; elle avait ses poètes patriotiques, comme Körner, que les anciens

Jeune imprudent! arrête!... On doit se l'ennemi.
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi...
Vains cris! l'âme de Sénat! la République expire.
Sous un nouveau Cromwell nait un nouvel empire.
Étais le malheureux, sur ce bord enchanté,
Enseveli la gloire avec la liberté!

Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes.
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantaux ses exploits;
Quand ses lauriers somnifères couraient sous ses pieds;
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelque tyran pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers,
Au milieu des tombeaux qu'environnait la nuit,
Ainsi je méditais, par leur silence instruit.
Mais les fils viennent ici se réunir aux pères,
Qu'ils n'y retrouvent plus, qu'ils y porteraient naguère;
Quand l'éclat des premiers feux du jour
Vint du chant des oiseaux ranimer ce séjour,
Ce soleil vit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles.
Famille et palais, il verra tout périr;
Il va mourir tout, tout renaître et mourir;
Vu des hommes produits de la cendre des hommes;
Et, lugubre flambeau du séculer ou nos sommes,
Lui-même, à ce long feu dénigré d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu comme nous devant lui.

Sans doute, ce n'est pas là un chef-d'œuvre; mais on voit éclater dans ces vers une autre, moins connue, n'est pas moins belle, au point de vue de son caractère et de ses qualités guerrières. Quant à l'effet que ses exploits guerriers avaient produit sur l'imagination populaire. Nous le répétons, l'auteur n'avait que vingt-deux ans quand il composa cette pièce remarquable. Depuis, sous l'empire, lorsque la foule des vils flâteurs rampait aux pieds de Napoléon, et que tant de versificateurs, qui devaient insultier un jour, remplissaient les almanachs, les journaux et les deux volumes intitulés: *Couronne poétique de Napoléon le Grand*, de leurs vers adulateurs, Béranger faisait le *Roi d'Yvetot* et le *Sénateur*. Son nom brille par son absence dans ces recueils de basses flatteries et de dihybrantisme. Il n'a pas commencé à regretter l'empire et l'empereur que lorsqu'il vit les mêmes hommes qui avaient si désespérément exalté l'idole quand elle était debout lui jeter à la tête le mot de révolution, et que l'on se souvint qu'il n'était pas l'ancien régime. C'est alors seulement qu'il a parlé de Napoléon comme on sait, trop favorablement sans doute, mais avec une sincérité partagée par bien des Français indignés des excès de la réaction royaliste triomphante. C'est alors qu'il put dire avec vérité :

Je n'ai flatté que l'infortune;
alors encore qu'il put s'écrier dans une belle strophe lue par Chateaubriand dans le préface de ses *Études historiques* :

Nous avons vu tomber la gloire
D'un lion trop insolite,
Qui prit l'aute de la Victoire
Pour l'aute de la Liberté.

vingt années ont passé de nous
jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite,
En souriant remuez les cieux.

La pièce de Béranger que nous voulons consigner ici n'a été imprimée dans aucun des recueils de *Chansons* de ce poète. Il a tenu lui-même sans doute à ne donner que des pièces d'un seul genre dans ces recueils, lui qui ne prétendait à d'autre titre qu'à celui de chansonnier. Elle fait partie de ses premiers débuts poétiques, et a été publiée, avec quantité d'autres pièces de genres différents, dans un recueil peu connu et devenu fort rare, intitulé: *Œuvres complètes de M. de Staël*.

MÉDITATION.
Nos grandeurs, nos revers ne sont point notre orgueil;
Dieu seul même à son gré notre aveugle courage.
Sans nous vouloir combler, triompher sans orgueil,
Nous, mortels, qu'il place au-dessus de tout être,
Des hommes élevant ses pour le trône du monde;
Huit siècles l'auraient à leur race féconde.
Dieu dit; soudain, aux yeux de cent peuples surpris,
Et ce trône et ces rois confondent l'orgueil.
L'Allemagne même, si longtemps dominée par la sérénité de Goethe, commença à se détendre; elle avait ses poètes patriotiques, comme Körner, que les anciens

Jeune imprudent! arrête!... On doit se l'ennemi.
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi...
Vains cris! l'âme de Sénat! la République expire.
Sous un nouveau Cromwell nait un nouvel empire.
Étais le malheureux, sur ce bord enchanté,
Enseveli la gloire avec la liberté!

Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes.
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantaux ses exploits;
Quand ses lauriers somnifères couraient sous ses pieds;
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelque tyran pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers,
Au milieu des tombeaux qu'environnait la nuit,
Ainsi je méditais, par leur silence instruit.
Mais les fils viennent ici se réunir aux pères,
Qu'ils n'y retrouvent plus, qu'ils y porteraient naguère;
Quand l'éclat des premiers feux du jour
Vint du chant des oiseaux ranimer ce séjour,
Ce soleil vit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles.
Famille et palais, il verra tout périr;
Il va mourir tout, tout renaître et mourir;
Vu des hommes produits de la cendre des hommes;
Et, lugubre flambeau du séculer ou nos sommes,
Lui-même, à ce long feu dénigré d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu comme nous devant lui.

Sans doute, ce n'est pas là un chef-d'œuvre; mais on voit éclater dans ces vers une autre, moins connue, n'est pas moins belle, au point de vue de son caractère et de ses qualités guerrières. Quant à l'effet que ses exploits guerriers avaient produit sur l'imagination populaire. Nous le répétons, l'auteur n'avait que vingt-deux ans quand il composa cette pièce remarquable. Depuis, sous l'empire, lorsque la foule des vils flâteurs rampait aux pieds de Napoléon, et que tant de versificateurs, qui devaient insultier un jour, remplissaient les almanachs, les journaux et les deux volumes intitulés: *Couronne poétique de Napoléon le Grand*, de leurs vers adulateurs, Béranger faisait le *Roi d'Yvetot* et le *Sénateur*. Son nom brille par son absence dans ces recueils de basses flatteries et de dihybrantisme. Il n'a pas commencé à regretter l'empire et l'empereur que lorsqu'il vit les mêmes hommes qui avaient si désespérément exalté l'idole quand elle était debout lui jeter à la tête le mot de révolution, et que l'on se souvint qu'il n'était pas l'ancien régime. C'est alors seulement qu'il a parlé de Napoléon comme on sait, trop favorablement sans doute, mais avec une sincérité partagée par bien des Français indignés des excès de la réaction royaliste triomphante. C'est alors qu'il put dire avec vérité :

Je n'ai flatté que l'infortune;
alors encore qu'il put s'écrier dans une belle strophe lue par Chateaubriand dans le préface de ses *Études historiques* :

Nous avons vu tomber la gloire
D'un lion trop insolite,
Qui prit l'aute de la Victoire
Pour l'aute de la Liberté.

vingt années ont passé de nous
jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite,
En souriant remuez les cieux.

La pièce de Béranger que nous voulons consigner ici n'a été imprimée dans aucun des recueils de *Chansons* de ce poète. Il a tenu lui-même sans doute à ne donner que des pièces d'un seul genre dans ces recueils, lui qui ne prétendait à d'autre titre qu'à celui de chansonnier. Elle fait partie de ses premiers débuts poétiques, et a été publiée, avec quantité d'autres pièces de genres différents, dans un recueil peu connu et devenu fort rare, intitulé: *Œuvres complètes de M. de Staël*.

MÉDITATION.
Nos grandeurs, nos revers ne sont point notre orgueil;
Dieu seul même à son gré notre aveugle courage.
Sans nous vouloir combler, triompher sans orgueil,
Nous, mortels, qu'il place au-dessus de tout être,
Des hommes élevant ses pour le trône du monde;
Huit siècles l'auraient à leur race féconde.
Dieu dit; soudain, aux yeux de cent peuples surpris,
Et ce trône et ces rois confondent l'orgueil.
L'Allemagne même, si longtemps dominée par la sérénité de Goethe, commença à se détendre; elle avait ses poètes patriotiques, comme Körner, que les anciens

Jeune imprudent! arrête!... On doit se l'ennemi.
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi...
Vains cris! l'âme de Sénat! la République expire.
Sous un nouveau Cromwell nait un nouvel empire.
Étais le malheureux, sur ce bord enchanté,
Enseveli la gloire avec la liberté!

Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes.
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantaux ses exploits;
Quand ses lauriers somnifères couraient sous ses pieds;
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelque tyran pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers,
Au milieu des tombeaux qu'environnait la nuit,
Ainsi je méditais, par leur silence instruit.
Mais les fils viennent ici se réunir aux pères,
Qu'ils n'y retrouvent plus, qu'ils y porteraient naguère;
Quand l'éclat des premiers feux du jour
Vint du chant des oiseaux ranimer ce séjour,
Ce soleil vit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles.
Famille et palais, il verra tout périr;
Il va mourir tout, tout renaître et mourir;
Vu des hommes produits de la cendre des hommes;
Et, lugubre flambeau du séculer ou nos sommes,
Lui-même, à ce long feu dénigré d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu comme nous devant lui.

Sans doute, ce n'est pas là un chef-d'œuvre; mais on voit éclater dans ces vers une autre, moins connue, n'est pas moins belle, au point de vue de son caractère et de ses qualités guerrières. Quant à l'effet que ses exploits guerriers avaient produit sur l'imagination populaire. Nous le répétons, l'auteur n'avait que vingt-deux ans quand il composa cette pièce remarquable. Depuis, sous l'empire, lorsque la foule des vils flâteurs rampait aux pieds de Napoléon, et que tant de versificateurs, qui devaient insultier un jour, remplissaient les almanachs, les journaux et les deux volumes intitulés: *Couronne poétique de Napoléon le Grand*, de leurs vers adulateurs, Béranger faisait le *Roi d'Yvetot* et le *Sénateur*. Son nom brille par son absence dans ces recueils de basses flatteries et de dihybrantisme. Il n'a pas commencé à regretter l'empire et l'empereur que lorsqu'il vit les mêmes hommes qui avaient si désespérément exalté l'idole quand elle était debout lui jeter à la tête le mot de révolution, et que l'on se souvint qu'il n'était pas l'ancien régime. C'est alors seulement qu'il a parlé de Napoléon comme on sait, trop favorablement sans doute, mais avec une sincérité partagée par bien des Français indignés des excès de la réaction royaliste triomphante. C'est alors qu'il put dire avec vérité :

Je n'ai flatté que l'infortune;
alors encore qu'il put s'écrier dans une belle strophe lue par Chateaubriand dans le préface de ses *Études historiques* :

Nous avons vu tomber la gloire
D'un lion trop insolite,
Qui prit l'aute de la Victoire
Pour l'aute de la Liberté.

vingt années ont passé de nous
jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite,
En souriant remuez les cieux.

La pièce de Béranger que nous voulons consigner ici n'a été imprimée dans aucun des recueils de *Chansons* de ce poète. Il a tenu lui-même sans doute à ne donner que des pièces d'un seul genre dans ces recueils, lui qui ne prétendait à d'autre titre qu'à celui de chansonnier. Elle fait partie de ses premiers débuts poétiques, et a été publiée, avec quantité d'autres pièces de genres différents, dans un recueil peu connu et devenu fort rare, intitulé: *Œuvres complètes de M. de Staël*.

MÉDITATION.
Nos grandeurs, nos revers ne sont point notre orgueil;
Dieu seul même à son gré notre aveugle courage.
Sans nous vouloir combler, triompher sans orgueil,
Nous, mortels, qu'il place au-dessus de tout être,
Des hommes élevant ses pour le trône du monde;
Huit siècles l'auraient à leur race féconde.
Dieu dit; soudain, aux yeux de cent peuples surpris,
Et ce trône et ces rois confondent l'orgueil.
L'Allemagne même, si longtemps dominée par la sérénité de Goethe, commença à se détendre; elle avait ses poètes patriotiques, comme Körner, que les anciens

Jeune imprudent! arrête!... On doit se l'ennemi.
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi...
Vains cris! l'âme de Sénat! la République expire.
Sous un nouveau Cromwell nait un nouvel empire.
Étais le malheureux, sur ce bord enchanté,
Enseveli la gloire avec la liberté!

Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes.
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantaux ses exploits;
Quand ses lauriers somnifères couraient sous ses pieds;
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelque tyran pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers,
Au milieu des tombeaux qu'environnait la nuit,
Ainsi je méditais, par leur silence instruit.
Mais les fils viennent ici se réunir aux pères,
Qu'ils n'y retrouvent plus, qu'ils y porteraient naguère;
Quand l'éclat des premiers feux du jour
Vint du chant des oiseaux ranimer ce séjour,
Ce soleil vit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles.
Famille et palais, il verra tout périr;
Il va mourir tout, tout renaître et mourir;
Vu des hommes produits de la cendre des hommes;
Et, lugubre flambeau du séculer ou nos sommes,
Lui-même, à ce long feu dénigré d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu comme nous devant lui.

Sans doute, ce n'est pas là un chef-d'œuvre; mais on voit éclater dans ces vers une autre, moins connue, n'est pas moins belle, au point de vue de son caractère et de ses qualités guerrières. Quant à l'effet que ses exploits guerriers avaient produit sur l'imagination populaire. Nous le répétons, l'auteur n'avait que vingt-deux ans quand il composa cette pièce remarquable. Depuis, sous l'empire, lorsque la foule des vils flâteurs rampait aux pieds de Napoléon, et que tant de versificateurs, qui devaient insultier un jour, remplissaient les almanachs, les journaux et les deux volumes intitulés: *Couronne poétique de Napoléon le Grand*, de leurs vers adulateurs, Béranger faisait le *Roi d'Yvetot* et le *Sénateur*. Son nom brille par son absence dans ces recueils de basses flatteries et de dihybrantisme. Il n'a pas commencé à regretter l'empire et l'empereur que lorsqu'il vit les mêmes hommes qui avaient si désespérément exalté l'idole quand elle était debout lui jeter à la tête le mot de révolution, et que l'on se souvint qu'il n'était pas l'ancien régime. C'est alors seulement qu'il a parlé de Napoléon comme on sait, trop favorablement sans doute, mais avec une sincérité partagée par bien des Français indignés des excès de la réaction royaliste triomphante. C'est alors qu'il put dire avec vérité :

Je n'ai flatté que l'infortune;
alors encore qu'il put s'écrier dans une belle strophe lue par Chateaubriand dans le préface de ses *Études historiques* :

Nous avons vu tomber la gloire
D'un lion trop insolite,
Qui prit l'aute de la Victoire
Pour l'aute de la Liberté.

vingt années ont passé de nous
jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite,
En souriant remuez les cieux.

La pièce de Béranger que nous voulons consigner ici n'a été imprimée dans aucun des recueils de *Chansons* de ce poète. Il a tenu lui-même sans doute à ne donner que des pièces d'un seul genre dans ces recueils, lui qui ne prétendait à d'autre titre qu'à celui de chansonnier. Elle fait partie de ses premiers débuts poétiques, et a été publiée, avec quantité d'autres pièces de genres différents, dans un recueil peu connu et devenu fort rare, intitulé: *Œuvres complètes de M. de Staël*.

MÉDITATION.
Nos grandeurs, nos revers ne sont point notre orgueil;
Dieu seul même à son gré notre aveugle courage.
Sans nous vouloir combler, triompher sans orgueil,
Nous, mortels, qu'il place au-dessus de tout être,
Des hommes élevant ses pour le trône du monde;
Huit siècles l'auraient à leur race féconde.
Dieu dit; soudain, aux yeux de cent peuples surpris,
Et ce trône et ces rois confondent l'orgueil.
L'Allemagne même, si longtemps dominée par la sérénité de Goethe, commença à se détendre; elle avait ses poètes patriotiques, comme Körner, que les anciens

Jeune imprudent! arrête!... On doit se l'ennemi.
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi...
Vains cris! l'âme de Sénat! la République expire.
Sous un nouveau Cromwell nait un nouvel empire.
Étais le malheureux, sur ce bord enchanté,
Enseveli la gloire avec la liberté!

Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes.
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantaux ses exploits;
Quand ses lauriers somnifères couraient sous ses pieds;
Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
Foudroyant tour à tour quelque tyran pervers,
Des nations en pleurs sa main brisait les fers,
Au milieu des tombeaux qu'environnait la nuit,
Ainsi je méditais, par leur silence instruit.
Mais les fils viennent ici se réunir aux pères,
Qu'ils n'y retrouvent plus, qu'ils y porteraient naguère;
Quand l'éclat des premiers feux du jour
Vint du chant des oiseaux ranimer ce séjour,
Ce soleil vit, du haut des voûtes éternelles,
Passer dans les palais des familles nouvelles.
Famille et palais, il verra tout périr;
Il va mourir tout, tout renaître et mourir;
Vu des hommes produits de la cendre des hommes;
Et, lugubre flambeau du séculer ou nos sommes,
Lui-même, à ce long feu dénigré d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu comme nous devant lui.

Sans doute, ce n'est pas là un chef-d'œuvre; mais on voit éclater dans ces vers une autre, moins connue, n'est pas moins belle, au point de vue de son caractère et de ses qualités guerrières. Quant à l'effet que ses exploits guerriers avaient produit sur l'imagination populaire. Nous le répétons, l'auteur n'avait que vingt-deux ans quand il composa cette pièce remarquable. Depuis, sous l'empire, lorsque la foule des vils flâteurs rampait aux pieds de Napoléon, et que tant de versificateurs, qui devaient insultier un jour, remplissaient les almanachs, les journaux et les deux volumes intitulés: *Couronne poétique de Napoléon le Grand*, de leurs vers adulateurs, Béranger faisait le *Roi d'Yvetot* et le *Sénateur*. Son nom brille par son absence dans ces recueils de basses flatteries et de dihybrantisme. Il n'a pas commencé à regretter l'empire et l'empereur que lorsqu'il vit les mêmes hommes qui avaient si désespérément exalté l'idole quand elle était debout lui jeter à la tête le mot de révolution, et que l'on se souvint qu'il n'était pas l'ancien régime. C'est alors seulement qu'il a parlé de Napoléon comme on sait, trop favorablement sans doute, mais avec une sincérité partagée par bien des Français indignés des excès de la réaction royaliste triomphante. C'est alors qu'il put dire avec vérité :

Je n'ai flatté que l'infortune;
alors encore qu'il put s'écrier dans une belle strophe lue par Chateaubriand dans le préface de ses *Études historiques* :

Nous avons vu tomber la gloire
D'un lion trop insolite,
Qui prit l'aute de la Victoire
Pour l'aute de la Liberté.

vingt années ont passé de nous
jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah! sans regret, mon âme, partez vite,
En souriant remuez les cieux.

La pièce de Béranger que nous voulons consigner ici n'a été imprimée dans aucun des recueils de *Chansons* de ce poète. Il a tenu lui-même sans doute à ne donner que des pièces d'un seul genre dans ces recueils, lui qui ne prétendait à d'autre titre qu'à celui de chansonnier. Elle fait partie de ses premiers débuts poétiques, et a été publiée, avec quantité d'autres pièces de genres différents, dans un recueil peu connu et devenu fort rare, intitulé: *Œuvres complètes de M. de Staël*.

MÉDITATION.
Nos grandeurs, nos revers ne sont point notre orgueil;
Dieu seul même à son gré notre aveugle courage.
Sans nous vouloir combler, triompher sans orgueil,
Nous, mortels, qu'il place au-dessus de tout être,
Des hommes élevant ses pour le trône du monde;
Huit siècles l'auraient à leur race féconde.
Dieu dit; soudain, aux yeux de cent peuples surpris,
Et ce trône et ces rois confondent l'orgueil.
L'Allemagne même, si longtemps dominée par la sérénité de Goethe, commença à se détendre; elle avait ses poètes patriotiques, comme Körner, que les anciens

Jeune imprudent! arrête!... On doit se l'ennemi.
Si dans l'art des tyrans tu n'es pas affermi...
Vains cris! l'âme de Sénat! la République expire.
Sous un nouveau Cromwell nait un nouvel empire.
Étais le malheureux, sur ce bord enchanté,
Enseveli la gloire avec la liberté!

Crédule, j'ai longtemps célébré ses conquêtes.
Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,
Je proclamais son nom, je vantaux ses exploits;
Quand ses lauriers somn